



HAL
open science

Introduction Antrophologies , enseignement-apprentissage des langues et interculturel

Fred Dervin, Béatrice Fracchiolla

► **To cite this version:**

Fred Dervin, Béatrice Fracchiolla. Introduction Antrophologies , enseignement-apprentissage des langues et interculturel. Béatrice Fracchiolla et Fred Dervin. Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités? / Anthropology, Interculturality and Language Learning-Teaching. How compatible are they?, 32, Peter Lang, pp.464-483, 2012, ISBN 978-3-0343-1118-2/ ISSN 1424-5868. halshs-01700027

HAL Id: halshs-01700027

<https://shs.hal.science/halshs-01700027>

Submitted on 8 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Fred Dervin, Béatrice Fracchiolla

► **To cite this version:**

Fred Dervin, Béatrice Fracchiolla. Introduction. Béatrice Fracchiolla et Fred Dervin. *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités?* / *Anthropology, Interculturality and Language Learning-Teaching. How compatible are they?*, 32, Peter Lang, pp.464-483, 2012, ISBN 978-3-0343-1118-2/ ISSN 1424-5868. halshs-01700027

HAL Id: halshs-01700027

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01700027>

Submitted on 8 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fred DERVIN et Béatrice FRACCHIOLLA

Introduction : anthropologies, enseignement-apprentissage des langues et interculturel

Le lien quasi-naturel entre la didactique des langues et l'interculturel conduit les enseignants comme les chercheurs à se tourner vers d'autres domaines (sociologie, psychologie, sciences du langage) pour trouver des moyens de faire travailler les « apprenants-utilisateurs » de langues sur divers aspects des rencontres interculturelles et pour les soutenir dans le développement de compétences interculturelles. Pour Roberts *et al.* (2001 : 12), l'anthropologie, du grec la « science de l'homme », serait une des approches à privilégier pour traiter de l'interculturel dans ce cadre bien précis.

C'est en quelque sorte ce que confirment Marc Augé et Jean-Paul Colleyn (2004 : 5) dans un *Que Sais-Je ?* sur l'anthropologie : « L'ensemble des méthodes, des observations et des analyses de l'anthropologie peut aider à expliquer la complexité d'un monde contemporain en proie aux mouvements contradictoires d'une prolifération des diversités et d'une abolition des barrières ». Cet argument expliquerait-il pourquoi l'anthropologie et ses méthodes ont été intégrées (de façon explicite ou implicite mais aussi parfois sauvagement) dans l'enseignement-apprentissage des langues étrangères ? Les diverses littératures de la didactique des langues du monde entier abondent en exemple du recours à l'anthropologie et à ses méthodes :

- Anthropologie du lointain (Jane Jackson 2010) ;
- Anthropologie du proche (Alban Cain & Geneviève Zarate 1996 ; Judith Humery & Fred Dervin 2006) ;
- Anthropologie des mobilités (Celia Roberts, Michael Byram, Ano Barro, Shirley Jordan et Brain Street 2001) ;

- Cyberanthropologie (terrains tels que l'internet, les forums de discussion, *Second Life...* Robert O'Dowd 2007 ; Fred Dervin & Monica Vlad 2010) ;
- Auto-ethnographie avec l'utilisation massive de journaux de bord (Marie-José Barbot 2006) ;
- Anthropologie de la classe de langues par l'enseignant et/ou le chercheur (Anna Triantaphyllou 2002) ;
- On notera également l'appel de Martine Abdallah-Pretceille à une anthropologie des problèmes « plus qu'à une ethnologie descriptive et adjectivante » dans la formation à l'interculturel (2003 : 17).

L'anthropologie n'est pas un domaine unifié, qui travaille sur un objet unique. Les méthodes et objets de recherche sont nombreux et diffèrent souvent selon les traditions géographiques et de recherche. Dire *je fais de l'anthropologie* ou *je m'inspire de l'anthropologie* en tant qu'enseignant de langues et/ou chercheur pose problème s'il n'y a pas de positionnements épistémologiques, éthiques et politiques clairs dans l'anthropologie contemporaine (Augé 1994). « Le mot "anthropologie" est aujourd'hui mis à toutes les sauces. [...] quelles que puissent être les erreurs de langage, les erreurs de perspective et les distorsions de pensée, quelque chose de l'anthropologie a passé dans les autres disciplines », écrivait Marc Augé (1994 : 9).

Dans cette introduction, nous proposons de circonscrire ce qu'est l'anthropologie, à travers un court historique qui nous conduira à définir la « nouvelle anthropologie » qui prend naissance depuis une vingtaine d'années. Nous considérons celle-ci comme étant la plus adaptée pour travailler sur l'interculturel, car, comme nous le verrons, elle tente d'aller au-delà de visions essentialiste et culturaliste, véritables fléaux, restes de la Modernité, dans l'enseignement-apprentissage des langues et dans certaines recherches afférentes.

1. Qu'est-ce que l'anthropologie ?

Une confusion semble souvent régner entre l'anthropologie et l'*ethnographie* ou l'*ethnologie* (Augé & Colleyn 2004 : 11). L'ethno-

graphie est la méthode de recherche utilisée par la plupart des anthropologies (mais aussi par d'autres domaines, cf. *infra*), qui consiste à observer un groupe humain sur un terrain spécifique et une longue période. L'ethnologie, quant à elle, représente les « connaissances encyclopédiques » tirées de ces observations (Augé & Colleyn 2004 : 11). En outre, si l'on compare à l'anglais, *anthropology* n'a pas le même sens qu'anthropologie en langue française. En effet, *anthropology* fait référence aux États-Unis à l'étude de l'Homme sous ses aspects somatiques et biologiques.

La vision de l'anthropologue entouré de « primitifs », carnet à la main, prenant des notes, fait désormais partie de l'imaginaire de tous (Bhatia 2007 : 41). Pourtant, elle est dépassée car on est loin de l'époque où l'anthropologue pensait qu'il y avait « a culture out there and your job is to come back and tell us what it is » (Geertz 1973). Depuis les années 50 et 60 d'ailleurs, l'anthropologue a tendance à se tourner vers sa propre société et à procéder à de « l'anthropologie chez soi » (Caputo 2000). Il ne cherche donc plus à ethnographier les sociétés primitives en voie de disparition mais plutôt les relations entre les groupes (dont les frontières sont souvent difficiles à délimiter), ainsi que les rapports entre le local et le global. L'anthropologie est ainsi passée de l'étude de peuples spécifiques à celle de thèmes (enfance, ville, maladie, temps, guerre...) (Augé & Colleyn 2004 : 25).

Ce domaine assez jeune n'est enseigné à l'université que depuis une centaine d'années (Eriksen 2004 : 10). Phénomène moderne par excellence, convaincue à ses origines que l'Homme peut être expliqué et compris, l'anthropologie est, d'après T. H. Eriksen, un domaine qui tente de comprendre la culture, la société et l'Homme à travers des études détaillées, enrichies par des comparaisons (2004 : 7). Bien sûr, l'anthropologie n'est pas le seul domaine à traiter de la société et de la culture (Eriksen *ibid.* : 8) : la sociologie, les sciences politiques, la psychologie, la géographie mais aussi les plus récentes *cultural studies* font de même. D'ailleurs, l'ensemble de ces domaines se recoupent et ont souvent recours par exemple à l'anthropologie à travers la méthode ethnographique (Hine 2000 : 41). Pour Augé & Colleyn (2004 : 90), « tous les chercheurs qui tentent de répondre à la question "qu'est-ce que l'homme ?" font, d'une manière ou d'une autre, de l'anthropologie ». En

même temps, à partir de données ramassées sur un terrain, l'anthropologue cherche à « create astonishment, to show that the world is both richer and more complex than it is usually assumed to be » (Eriksen 2004). Cet étonnement met l'anthropologue dans une situation compliquée. Il doit en effet faire face à des positions qui s'opposent : mettre en perspective ses observations sur d'autres contextes tout en essayant d'éviter de tomber dans l'exotisme ou le jugement (Augé & Colley 2004 : 16).

2. Les cinq mouvements dans l'histoire de l'anthropologie

Denzin et Lincoln (1994) proposent de distinguer historiquement « cinq mouvements » de l'anthropologie depuis le début du XX^e siècle :

- Le premier mouvement, la *période traditionnelle*, se situe entre le début du XX^e siècle et la fin de la deuxième guerre mondiale. Il correspond à l'époque objectiviste de l'anthropologie durant laquelle les anthropologues (Malinowski, Mead) écrivaient des monographies sur des cultures éloignées dans un souci de détails et de précision.
- Entre les années 50 et 70 le deuxième mouvement, dit *le mouvement moderniste*, a quant à lui exploré de nouvelles méthodes d'analyse qualitatives mais aussi quantitatives (utilisation de statistiques). L'un de ses principaux objectifs était de s'interroger sur des thématiques sociales qui prenaient de plus en plus d'importance à l'époque, comme le racisme, la pauvreté et l'éducation. Le focus du regard sur sa propre société a commencé à cette époque. Ce mouvement est marqué également par le recours aux méthodes ethnométhodologiques, phénoménologiques et à la théorie critique en anthropologie.
- Les « genres brouillés », qui constituent le troisième mouvement, naquirent à la publication de *The interpretation of cultures* de Clifford Geertz en 1973, et s'inspire largement du poststructuralisme, de la sémiotique et de l'herméneutique. C'est à cette époque que de nombreux anthropologues ont commencé à remettre en question l'objectivité des données et des sources et donc le sens et la représen-

tation en anthropologie. Geertz a proposé lui-même une théorie qu'il intitule en anglais « *thick description* », qui pose la question des rapports entre description et interprétation et propose que le sens de « l'Autre » peut être « capturé » uniquement par des « descriptions denses » de rituels et coutumes.

- Entre les années 80 et 90, le quatrième mouvement (ou *la crise de la représentation*) a pris forme. Inspirée des théories postmodernes et postcoloniales, cette anthropologie rejette entièrement toute forme de classification normative (classe, sexe, race...) et le fait que l'on puisse saisir et analyser les expériences d'autrui. C'est l'époque où la crise de la représentation, de la légitimation et des pratiques (Clifford & Marcus 1986) émerge.

Il faut attendre les années 90 pour que cette crise se généralise en anthropologie. De nombreuses expressions ont pu être identifiées dans la littérature pour désigner cette anthropologie du XXI^e siècle : on parle de « *New critical ethnography* », de « l'anthropologie des mondes contemporains », de la « nouvelle anthropologie » et du cinquième mouvement. Celle-ci est symbolisée avant tout par une remise en question des « récits » de culture auxquels ont eu affaire les anthropologues et auxquels ils ont contribué. Quelles sont les caractéristiques de ce cinquième mouvement ?

L'altérité est bien sûr toujours au centre de cette nouvelle forme d'anthropologie mais elle admet, comme l'affirment Baudrillard et Guillaume (1994 : 21), qu'« on assiste à une production artificielle d'étrangeté ». Ainsi, le fait social est reconnu comme étant instable et fondé sur des processus « qui ne cessent d'évoluer sous l'action des hommes » (Augé & Colleyn 2004 : 8). L'anthropologue du cinquième mouvement s'intéresse donc davantage à des processus qu'à des faits, des normes ou des structures (Augé & Colleyn 2004 : 8, 61). Il travaille sur les rapports intersubjectifs entre les individus postmodernes, qui sont constamment recomposés, reconstruits et co-crésés (*ibid.*). Aussi comprend-on mieux à partir de ces éléments comment le travail sur l'interculturel, et en particulier en didactique des langues, rencontre *naturellement* l'anthropologie.

Le fait que la « nouvelle anthropologie » se penche sur des terrains *multi-sites* (au lieu de se concentrer sur un seul et unique terrain,

cf. Freidberg, Hannerz ou Marcus) qui tentent de relier le local, le global et le mondialisé contribue à cette prise en compte du pluriel dans l'analyse anthropologique.

3. Une nouvelle ère relationnelle entre l'anthropologue et ses « sujets »

L'idée centrale de la nouvelle anthropologie est que l'observateur ne peut se détacher ni des contextes observés, ni des relations créées lors de l'enquête. En outre, il ne peut utiliser un langage neutre pour les décrire et interpréter ses données (Rosaldo 1993 : 37). Lorsqu'il travaille sur un terrain, l'anthropologue se doit donc de s'interroger sur lui-même, sur son influence dans la mise en scène de faits, de normes et de données. Il comprend que lorsqu'il a affaire à un individu qui lui sert d'informateur, il fait alors face à des mises en scène à partir desquelles il peut comprendre comment ce dernier négocie son rapport au monde (*ibid.* : 64). La « vérité » de l'homme et des relations qu'il entretient avec les autres et avec son environnement n'est donc plus un enjeu de recherche pour l'anthropologie. Prétendre à l'exhaustivité et à l'analyse précise « véridique » n'est plus non plus une option.

Les relations établies sur le terrain, ainsi que le poids des macrocontextes (l'histoire, le lieu, les réseaux, l'intertextualité, les représentations sociocognitives...) mais aussi des microcontextes (lieu concret d'interaction) sont indissociables de ce qui se crée dans les interactions et doivent donc retenir l'attention de l'anthropologue. De nombreux éléments sont toutefois souvent peu analysables ou interprétables : un trop grand nombre de ces éléments sont en effet invisibles, dissimulés et donc inatteignables. Enfin, il est difficile de dire ce qui ressort de la mise en scène, de la création ou de la co-construction dans ce qui se présente à l'anthropologue.

Il faut noter également que les relations de pouvoir (l'anthropologue est souvent perçu comme celui qui sait) et les phénomènes intersubjectifs ont un certain rôle à jouer dans les relations (Bhatia 2007 : 49). Ces phénomènes intersubjectifs dans les interactions ne se limitent pas aux dis-

cours ou aux actes qui se présentent à l'anthropologue lorsqu'il est face à un terrain, mais englobent des discours plus larges partagés par des individus. Ainsi, en linguistique, M.-A. Paveau propose de ne plus utiliser le concept d'intersubjectivité qui se limite aux individus et aux microcontextes et de lui préférer celui d'« interagentivité », i.e. « l'hétérogénéité des agents cognitifs humains et non humains, individuels et matériels, naturels et artefactuels » (Paveau 2009). Il est clair, à partir de là, que l'anthropologue doit aussi tenter de prendre en compte ces « productions hétérogènes et composites, mélangées de matériel et d'émotionnel, de corporel et de technique » (*idem*) pour ne pas sombrer dans un constructivisme étroit.

4. Deux concepts à réexaminer : culture/identité

Ce parcours de la « nouvelle anthropologie » ne serait pas complet sans revenir sur deux des notions fondatrices de l'anthropologie : culture et identité. Est-il utile de dire que ces concepts sont relativement problématiques ?

Pourtant, de nombreux chercheurs en didactique de l'interculturel les utilisent, parfois sans regard critique – ce qui pose problème car ces deux notions sont souvent sources de malentendus épistémologiques, éthiques et « politiques ». Il faut donc les réexaminer.

Le terme même de « culture » serait extrêmement délicat à définir, car il revêt diverses significations. C'est un concept polysémique, qui fait dire à Eriksen (2001 : 141) :

Since the concept of culture has become so multifarious as to obscure, rather than clarify, understandings of the social world, it may now perhaps be allowed to return to the culture pages of the broadsheets and the world of Bildung. Instead of invoking culture, if one talks about local arts, one could simply say "local arts"; if one means language, ideology, patriarchy, children's rights, food habits, ritual practices or local political structures, one could use those or equivalent terms instead of covering them up in the deceptively cozy blanket of culture.

De nombreux anthropologues considèrent d'ailleurs – et cela peut paraître paradoxal – que l'on peut faire de l'anthropologie sans culture. De

même, Gupta et Ferguson (1997 : 2) proposent une ethnographie sans *ethnos*. Pourquoi ces rejets en cascade ? On se reportera ici aux critiques du concept apportées par l'anthropologue norvégienne U. Wikan (cf. également Abdallah-Preteuille dans ce volume ; Eriksen 2001). Wikan (2002) attaque l'utilisation non critique et abusive d'une vision statique, fermée et politique de la culture par les autorités norvégiennes face aux immigrés. Elle affirme très clairement que le concept a été utilisé par l'anthropologie à tort (2002 : 75-76) et qu'il représente un véritable problème pour le domaine :

If culture was the problem, then so were anthropologists. For "culture" was our thing, the merchandise by which we lived. Yet we had not sold it responsibly and had thus failed to enlighten the public on the merits and demerits of our product. We had been keeping our qualms to ourselves while acting outwardly as if our merchandise were safe and good – for all purposes.

Wikan complète en écrivant que la culture est l'un des concepts les plus potentiellement manipulateurs en termes personnel et politique et elle accuse même la plupart des anthropologues de l'avoir utilisée comme alibi. Elle liste également les problèmes que pose la notion :

- la culture est une construction, un concept qui ne peut ni penser, ni sentir, et qui n'existe pas, elle n'est pas un agent – c'est toujours un individu qui fait et pense ;
- les individus se rencontrent, et non les cultures ;
- la culture est un instrument d'exotisation, qui joue avec et exagère les différences (*ibid.* : 87). Elle explique: « Talk of "culture" and the picture that springs to mind is one of difference, divergence, and distance ». Les différences sont souvent présentées comme étant externes aux groupes ; elles ignorent et écartent les différences internes – alors que celles-ci sont tout à fait évidentes au quotidien.

Au lieu d'utiliser le terme *culture* (qui pose tout de même de nombreux problèmes), et même si on se situe dans l'*interCULTUREL*, peut-être serait-il préférable d'après Wikan, d'avoir recours au mot *expériences*, qui permettrait de s'éloigner d'un certain essentialisme ou de la réification.

Ceci nous mène au deuxième concept : l'identité. En anthropologie comme dans les diverses branches de la communication interculturelle,

on a souvent recours aux concepts d'identité nationale, culturelle ou ethnique (Eriksen 2001). D'ailleurs, Eriksen (2001 : 45) explique que l'anthropologie est devenue une anthropologie des identités plutôt que des cultures.

L'identité « désigne à la fois l'ensemble des assignations identitaires "objectives" – biologiques, juridiques et sociologiques – et l'ensemble des sentiments subjectifs qui s'expriment dans la formule "être soi-même" » (Gaulejac 2009 : 57). Pour Ewing, tout individu projette un soi ou des *représentations de soi*, qui sont multiples et changeantes, et qui dépendent de contextes d'interaction et de stimuli extérieurs (1990 : 251). Elle explique: « At any particular moment a person usually experiences his or her articulated self as a symbolic, timeless whole, but this self may quickly be displaced by another, quite different "self", which is based on a different definition of the situation ». Pour Gaujelac (2009) et bien d'autres sociologues (cf. par ex. Flahault 2006), ce sont les relations sociales des individus qui permettent d'expliquer les comportements ainsi que les discours tenus par ceux-ci. Un individu seul ne produit ou construit ni culture ni identité. Il a besoin des autres. Ceci a des conséquences sur l'anthropologie, ses méthodes et sa façon de traiter l'altérité. D'où l'intérêt grandissant des anthropologues pour les changements multiples et les processus identitaires identifiés au sein de « cultures » et entre les « acteurs », mais aussi pour les stratégies politiques induites par la manipulation de signes culturels et identitaires (Augé & Colleyn 2004 : 17).

5. « Nouvelle anthropologie » et didactique des langues ?

Quelles conclusions tirer de ce parcours rapide et forcément sélectif de la nouvelle anthropologie pour l'enseignement-apprentissage des langues et l'interculturel ?

D'abord, il est clair que le mouvement de recul réflexif face à la domination des notions de culture et d'identité doit se renforcer dans notre domaine. Ces notions sont problématiques car imprécises, réductrices, essentialistes et... politiques. Tant qu'on continuera à considérer les

individus auxquels nous sommes confrontés comme des représentants d'une culture solide et bien délimitée, l'éducation interculturelle que l'on proposera sera forcément essentialisante et adjectivante – et mènera ainsi à davantage de problèmes dans les relations interculturelles. L'anthropologie questionne ces notions depuis des décennies : pourquoi ne pas l'écouter et faire de même ?

En outre, pour les didacticiens des langues souhaitant mettre en place une éducation à l'interculturel *via* les apports de l'anthropologie, une introduction aux méthodes anthropologiques est nécessaire. Cela paraîtra évident, néanmoins, il nous semble utile d'insister sur le fait que les apprenants doivent goûter aux / s'interroger sur les méthodes d'observation, observation-participation, enquêtes... avant d'être lancés sur un terrain. Un historique simple de l'anthropologie leur permettant de développer une compréhension de son évolution est également nécessaire. L'enseignant – comme le chercheur – positionnera d'ailleurs clairement sa démarche dans les cinq mouvements historiques afin d'éviter les malentendus.

La priorité reste l'apprentissage de savoir-faire d'analyse à travers le développement de compétences critiques et réflexives. Avoir recours aux méthodes ethnographiques, qu'il s'agisse des observations, des observations participations, des entretiens, des questionnaires, etc. signifie apprendre à prendre du recul, à conserver une oreille critique face aux discours et actes présentés et co-construits et à les questionner, les remettre en question, tester leur solidité. Les apprenants devront comprendre et mettre en pratique rapidement l'idée qu'ils ne doivent pas chercher une « vérité » sur une « culture » ou une « identité nationale, ethnique... ». Ils devront aussi se rendre compte que l'interculturel ne signifie pas non plus transformer une vision qui semble stéréotypée par une autre qui paraîtrait plus « vraie », car cette dernière ne contribuerait qu'à réduire également l'Autre. En tout, c'est un travail sur le divers, sur le complexe et la prise de conscience de ces éléments, sur l'hétérogénéité du monde, qui est en jeu.

Ce sont là les points clés de la *nouvelle anthropologie* qui pourraient mener à un renouvellement de la didactique de l'interculturel.

Pour finir, si un positionnement clair dans l'anthropologie est nécessaire, il est certain qu'il en va de même pour la démarche interculturelle

adoptée par les enseignants et chercheurs. Là aussi, les points de vue et « paradigmes » se multiplient. Il nous semble que l'interculturel de type herméneutique qui se développe depuis quelques décennies en didactique soit le plus proche du cinquième mouvement critique et réflexif sur l'interculturel. Cette démarche a été travaillée, entre autres, par Martine Abdallah-Preteuille, Didier de Robillard en France ; Fred Dervin, Peter Nynäs et Ruth Illman en Finlande ; Gavin Jack, Adrian Holliday en Angleterre...

Passons maintenant à la présentation des articles. Ce volume est composé de neuf articles, qui sont des versions évaluées et retravaillées des communications présentées au colloque bilingue « Anthropologie, interculturel et enseignement-apprentissage des langues » tenu à la MSH Paris Nord les 4-6 décembre 2008. À notre connaissance, seuls deux ouvrages en anglais (Byram *et al.* 1998 ; Roberts *et al.* 2001) ont réuni la didactique des langues, l'interculturel et l'anthropologie (ou « ethnography » en anglais). Le volume se compose de trois parties : (1) Quelle(s) anthropologie(s) ? (2) L'anthropologie dans la classe de langues (3) L'anthropologie pour la recherche sur l'enseignement-apprentissage des langues. Comme l'indique le titre du volume, les auteurs ont recours et interrogent diverses formes d'anthropologie, issues des mouvements récents, dans les contributions, tout en les combinant parfois à d'autres domaines.

La première partie propose de s'interroger sur le type d'anthropologie que l'on pourrait envisager dans l'enseignement-apprentissage des langues. Dans la première contribution, **Martine A. Preteuille** part du constat suivant : la complexité et l'hétérogénéité croissantes du tissu social et des pratiques culturelles imposent de repenser le concept même de culture ainsi que le mode d'accès aux cultures. Face à une pensée homogénéisante aux accents culturalistes, il importe de proposer un autre paradigme de la pluralité culturelle, attentif aux mutations socio-anthropologiques contemporaines. L'auteur suggère alors une forme d'anthropologie capable de rendre compte de ces mutations, de les intégrer, afin de fonder une approche pertinente et efficiente du divers. Le deuxième article, rédigé par **Laurent Bazin**, questionne le recours habi-

tuel aux sciences humaines et sociales en didactique des langues, en proposant que sous cette habitude se cache peut être un malentendu à dissiper. Le décalage qui existe parfois entre la théorie et les pratiques de terrain, encore trop souvent essentialistes quant à la conception de la langue, conduit, notamment en didactique du FLE, à altérer le principe même de la communication. L'autre se retrouve nié en même temps que lui sont imposés les codes de la culture d'apprentissage. En présentant une recherche active fondée sur les études post-modernes et post-coloniales qui vise à faire de l'interculturalité une parole en acte, Bazin tente de proposer des pistes en faveur d'une anthropologie non idéologique en didactique du FLE.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, quatre auteurs démontrent comment on peut utiliser l'anthropologie dans la classe de langues. L'article de **Béatrice Bouvier** est consacré à des enquêtes ethnographiques menées par ses étudiants en licence de FLE auprès d'étrangers dans le cadre de la formation à l'interculturel. L'auteur considère qu'elles correspondent aux exigences de la pédagogie interculturelle dans la mesure où, traitant des injonctions entendues par les enquêtés dans leur jeunesse, elles permettent autant le questionnement d'autrui que de soi et de sa propre culture. En arrachant l'étudiant à son cadre sécurisant pour le confronter à l'altérité, elles fabriquent chez lui des savoir-faire. Nonobstant ces qualités, l'auteur souligne les limites de cet outil ethnographique, révélées par les comptes rendus d'enquêtes ; notamment des lacunes dans le recueil des données, l'analyse des informations et la capacité à observer sans juger. **Michael Berry**, quant à lui, décrit plus d'une décennie de découverte ethnographique interculturelle. Dans son article, l'auteur souhaite montrer comment les échanges entre étudiants internationaux et « locaux » peuvent permettre d'éviter et de surmonter les stéréotypes associés à des termes dont la forte tonalité culturelle peut être source de malaise pour l'une ou l'autre des parties. Il s'intéresse notamment à deux exemples illustrant ce phénomène : le traumatisme culturel autrichien, hérité de l'histoire ; et la notion de « confort dans le silence » finlandais, opposé à d'autres conceptions où le silence dans la conversation est vu comme source d'embarras. Enfin, l'article intitulé *Vers un théâtre forum des malentendus culturels*, écrit par **Anne Pauzet**, introduit le concept du théâtre forum créé par Augusto

Boal comme outil capable de proposer une nouvelle approche anthropologique pour rencontrer l'altérité. Le théâtre forum met en jeu des situations de la vie quotidienne ; par les valeurs qui le sous-tendent (coopération, équité, solidarité), il peut permettre de dépasser et surmonter les malentendus culturels en privilégiant la discussion et l'exploration de l'autre dans toute sa richesse.

La partie *L'anthropologie pour la recherche sur l'enseignement-apprentissage des langues* conclut l'ouvrage en démontrant comment certaines méthodes et réflexions issues de l'anthropologie peuvent servir aux chercheurs en didactique. **Catherine Muller** ouvre la partie avec une recherche qui porte sur l'utilisation de photographies pour déclencher l'interaction orale en classe de langue. Par l'usage d'une observation participante, approche ethnographique menée par l'enseignante de FLE, un corpus a été recueilli où les participants sont amenés à confronter leurs différentes conceptions des images. L'auteur s'interroge ainsi sur la façon dont les apprenants gèrent celles-ci dans leur hétérogénéité culturelle. La référence à différents univers culturels met en évidence la dimension interculturelle et la diversité des références. Pourtant, verbalisées par les apprenants, les références n'appartiennent pas forcément à leur culture d'origine, traduisant ainsi la multiplicité des identités culturelles présentes chez une même personne. En tout état de cause, le pouvoir évocateur de la photographie est facteur d'émergence d'un climat d'échange où l'interculturalité se fait jour. Le deuxième chapitre se situe également dans le domaine artistique. À travers une analyse de l'expérience d'enseignants américains en FLE participant à un programme de formation au musée du Louvre, **Cristelle Palpacuer** défend une esthétique du regard interculturel, nourrie par la réflexion et les outils de l'ethnographie. Grâce aux narrations de soi et des autres que développent ces enseignants, les interfaces dynamiques et les interactions peuvent être ici explorées afin de suivre le regard. Ces auto-ethnographies deviennent ensuite objets de rencontres et de réflexion. Dans son étude sociolinguistique, **Jérémi Sauvage** propose d'opérer un parallèle avec l'anthropologie culturelle, lorsqu'il tente de montrer comment les variations langagières en comparaison des normes des adultes font naître des situations de débat voire d'interrogations quant à l'acceptabilité, la reconnaissance du langage propre à l'enfant. Pour

l'auteur, cet état de fait peut conduire à parler de l'existence d'un choc interculturel entre le monde des adultes et celui des enfants. Le dernier article, écrit par **Melissa Stachel**, s'intéresse à l'importance du contexte d'apprentissage de l'anglais langue étrangère, pour la compréhension des besoins des étudiants, à travers l'exemple de la Corée du Sud. Dans ce pays où la reconnaissance et le capital social, pour employer un concept de Pierre Bourdieu, se fondent et sont déterminés en très grande partie par la réussite scolaire de l'individu, la maîtrise de l'anglais est un des marqueurs les plus forts du statut social. À travers des interviews d'apprenants, l'auteur montre que les récits personnels dans une langue nouvelle, ici la langue anglaise, habilite les compétences linguistiques. L'intérêt de la méthode anthropologique proposée par l'auteur fait qu'il serait opportun de l'introduire dans les cours d'anglais langue étrangère.

Les éditeurs sont reconnaissants à la MSH Paris Nord pour le financement de cette publication. Ils remercient Anaïs Paly (MSH Nord) et Laurent Moreno (IEP Toulouse/Université de Turku) qui leur ont apporté un soutien non négligeable lors du travail d'édition.

Bibliographie

- Abdallah-Pretceille, M. (2003). *Former dans un contexte hétérogène*. Paris : Economica.
- Augé, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris : Champs Flammarion.
- Augé, M. & Colleyn, J.-P. (2004). *L'anthropologie*. PUF : Que Sais-je ?
- Barbot, M.-J. (2006). « L'accompagnement de l'expérience interculturelle : construire la rencontre ». In Bézille, H. & Courtois, B. (éds.). *Expérience et formation*. Lyon : Chronique sociale. pp. 171-187.
- Baudrillard, J. & Guillaume, M. (1994). *Figures de l'altérité*. Paris : Descartes & Cie.
- Bensa, A. (2008). « Remarques sur les politiques de l'intersubjectivité ». In Fassin D. & Bensa, A. (éds.). *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*. Paris : La Découverte. pp. 323-328.
- Bhatia, S. (2007). *American Kharma. Race, culture and identity in the Indian diaspora*. New York & London: New York University Press.
- Byram, M., Fleming, M. & Swan, M. (eds.). (1998). *Language learning in intercultural perspective – Approaches through drama and ethnography*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cain, A. & Zarate, G. (1996). "The role of training courses in developing openness to otherness: from tourism to ethnography". *Language Culture and Curriculum*, 9 (1). pp. 66-83.
- Caputo, V. (2000). "At 'home' and 'away': reconfiguring the field for late twentieth-century anthropology". In Amit, V. (ed.). *Constructing the field: ethnographic fieldwork in the contemporary world*. London: Routledge. pp. 19-21.
- Clifford, J. & Marcus, G.E. (eds.). (1986). *Writing culture: the poetics of ethnography*. Berkeley: University of California Press.
- Denzin, N.K. & Lincoln, Y.S. (1994). *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks: Sage.
- Dervin, F. & Vlad, M. (2010). « Pour une cyberanthropologie de la communication interculturelle : interactions entre étudiants finlandais et roumains spécialistes du français langue académique (FLA) ». *Al-sic*.

- Eriksen, T.H. (2001). "Between universalism and relativism: a critique of the UNESCO concept of culture". In Cowan *et al.* (eds.). *Culture and rights. Anthropological perspectives*. CUP: Cambridge.
- , (2004). *What is anthropology?* London, Ann Arbor: Pluto Press.
- , (2006). *Engaging anthropology. The case for a public presence*. London: Berg.
- Ewing, K.P. (1990). "The illusion of wholeness: culture, self, and the experience of inconsistency". *Ethos*, vol. 18, No. 3 (Sep. 1990). pp. 251-278.
- Flahault, F. (2006). « *Be yourself!* ». Paris : Essai mille et une nuits.
- Gaulejac, V. de. (2009). *Qui est « je » ?* Paris : Seuil.
- Geertz, C. (1973). *The interpretation of cultures*. New York: Basic Books.
- Gupta, A. & Ferguson, J. (1997). "Culture, power, place: ethnography at the end of an era". In Gupta, A. & Ferguson, J. (eds.). *Culture, power, place*. Durham: Duke University Press.
- Hine, C. (2000). *Virtual ethnography*. London: Sage.
- Humery, J. & Dervin, F. (2006). « Axiologie renouvelée de l'évaluation du culturel : les pistes anthropologiques de la surmodernité ». *Synergies pays riverains de la Baltique*. Numéro 3. GERFLINT. pp. 46-58.
- Jackson, J. (2010). *Language, identity and study abroad: sociocultural perspectives*. London : Continuum.
- Kaufmann, J.-C. (2008). *Quand Je est un autre : pourquoi et comment ça change en nous*. Paris : Hachette Littératures.
- O'Dowd, R. (2007). *Online intercultural exchange: an introduction for foreign language teachers*. Clevedon : Multilingual Matters.
- Paveau, M. A. (2009). « Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique ». *Colloque Res per nomen 2*, Reims, 30-31 mai.
- Roberts, C., Byram, M., Barro, A., Jordan, S. & B. Street (2001). *Language learners as ethnographers*. Clevedon: Multilingual Matters.
- Rosaldo, R. (1993). *Culture and truth: remaking of social analysis*. Boston : Beacon Press.
- Triantaphyllou, A. (2002). *Pour une anthropologie des échanges éducatifs*. Bern: Peter Lang.
- Wikan, U. (2002). *Generous betrayal*. Chicago and London: The University of Chicago Press.